

Essai

Numéro 103, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (103), 46–67.

essai

Claude Morin
L'AFFAIRE MORIN
LÉGENDES, SOTTISES
ET CALOMNIES
 Boréal, Montréal, 2006,
 253 p. ; 22,95 \$

L'affaire, comme la désigne celui qui en est le centre, étonne d'abord par sa durée. Les contacts rémunérés de Claude Morin avec la GRC durent, d'après les recoupements, de 1974 à 1976. Révélation est faite de ces contacts par Normand Lester en 1992, c'est-à-dire seize ans plus tard. Le sujet est ensuite repris par les biographes de René Lévesque et de Jacques Parizeau, Pierre Godin et André Duchesne, dont les œuvres se situent dans la décennie suivante. En se vidant (enfin !) le cœur, Claude Morin, qui écrit en 2006, s'attaque donc à des « légendes, sottises et calomnies » réparties sur trente ans.

Malgré cette « guerre de Trente ans », rien n'indique que les divergences soient nettement comprises de tous. La démarcation est pourtant nette, car les faits sont établis et seules les intentions réelles ou présumées posent problème. Claude Morin reconnaît, en effet, qu'il a eu des contacts rémunérés, ce qui règle la question des faits ; Normand Lester convertit toujours ce constat en preuve de vénalité et de déloyauté, ce qui relève de la supputation et du procès d'intention. À mesure que le temps passe, c'est la position de Lester qui s'affaiblit. En effet, tandis que rien de neuf ne s'ajoute aux révélations de 1992, les extrapolations de Lester attendent toujours confirmation.

Ce n'est pas que tout soit concluant dans la philippique qu'assène aujourd'hui Claude Morin. Documentée, alerte, sarcastique, traversée par une belle colère, la thèse de Morin laisse des zones d'ombre. On comprend mal, par exemple, qu'il ait si longtemps riposté par des courriels ou des conversations discrètes à des accusations confiées aux amplificateurs des médias. Même un livre pèse trop peu face aux charges de la télévision ou de la une des quotidiens.

Des flottements que Claude Morin aurait pu éliminer en quelques mots persistent sur deux aspects névralgiques de la controverse : la rémunération et « l'entrée en confiance » de cautions comme Marc-André Bédard.

À propos de rémunération, l'auteur résume d'abord ainsi l'échange entre lui et le policier de la GRC : « [...] lui ayant dit que j'étais très occupé, je m'apprêtais à lui annoncer que je ne le reverrais plus lorsqu'il m'offrit de me 'dédommager' pour le 'dérangement' que m'imposeraient des rencontres ultérieures. Dans l'ambiance d'alors, post-crise d'octobre 1970, cette proposition tout à fait renversante [...] ».

Cent pages plus loin, on ne sait plus très bien qui le premier parle d'argent : « J'avais profité des échanges tenus jusque-là pour lancer des questions assez directes sur l'organisation, l'action et les méthodes de la GRC au Québec. Politiquement incorrect, sans mettre de gants blancs et feignant l'ignorance, j'avais même demandé s'il arrivait que la GRC paie des gens pour la renseigner ! »



net ». Une attention plus vive au calendrier aurait levé les derniers doutes.

À mes yeux, Claude Morin ne fut jamais un traître ou un agent double. Il fut cependant imprudent. D'abord, à propos de la rémunération ; ensuite, par son choix de ripostes et de précautions. Les torts s'alourdissent cependant du côté de son bourreau : Normand Lester a révélé des contacts sujets à caution, mais jamais il n'a démontré la trahison. Entre l'imprudence et un entêtement durablement salissant, le choix est facile.

Laurent Laplante

Laurent-Michel Vacher
UNE PETITE FIN
DU MONDE
CARNET DEVANT LA MORT
 Liber, Montréal, 2005,
 199 p. ; 19 \$

Il est de ces livres que l'on souhaite « faire vivre », prêter à des amis, les faire circuler en raison de la profondeur de leurs réflexions. Cet ouvrage posthume du philosophe montréalais Laurent-Michel Vacher est de ceux-là. On ne peut certes pas rester insensible devant un grand esprit, un homme de culture, passionné d'arts et d'idées, se sachant prochainement vaincu par un cancer, qui puise dans ses dernières énergies pour livrer ses réflexions sur la mort, mais aussi résumer ses principales idées et conceptions philosophiques.

Laurent-Michel Vacher mentionne avoir préconisé toute sa vie le regard lucide sur la réalité. Il n'aura pas, au déclin de sa vie, contourné cette conviction. Sans jamais s'apitoyer sur son sort, et récusant quelque forme de « transcendance » qu'aurait pu amener son état, il écrit : « Se préparer mentalement et affectivement à la mort, mais en l'absence de toute certitude quant à sa forme et à ses circonstances,

c'est le plus qu'on puisse tenter, sans recette éprouvée ni résultat assuré ». Loin de se fixer sur ce point ultime donc, il est plutôt d'avis qu'« une personne ne se révèle que dans l'ensemble de sa vie ».

Il réitère quelques-unes de ses idées-forces, merveilleusement bien étayées. Ainsi en est-il du nécessaire rapprochement entre la science et la philosophie. Matérialiste convaincu, il croit à la réalité objective d'un monde extérieur que la connaissance empirique peut appréhender. Celui qui décrit le surnaturel comme un « pur nonsens » réaffirme calmement son athéisme, tout en appelant à une éthique purement humaine. Selon lui, le monde n'a pas encore atteint un stade dit postmoderne : l'opposition entre la Foi et la Raison « continue à occuper une place centrale dans notre culture ».

Relatant dans une deuxième partie son parcours personnel, ce Français d'origine consacre de merveilleuses pages de réflexion sur le mouvement souverainiste québécois. Indépendantiste des premières heures, il considère le projet souverainiste actuel maintenant dépassé. L'auteur condamne vertement les « mensonges » péquistes. Les succès électoraux du Parti québécois ont paradoxalement contribué à une telle dilution du projet initial de libération qu'il a plongé les francophones dans une ambiguïté perpétuelle, qui a miné la moralité du rêve indépendantiste. Ainsi ces Québécois se disent à la fois souverainistes mais favorables au maintien du Québec au sein du Canada, sans en mesurer tout le contresens.

Le livre se termine par une très intéressante liste des principales œuvres artistiques (livres, musique, peinture) ayant marqué l'auteur. Le cheminement intellectuel d'un véritable passionné.

Yvan Cliche

Monique Bosco

« À notre tour, nous voilà prisonniers de la chambre de Tante Léonie, et comptant sur Françoise pour nous tenir au courant de ce qui se passe dans le village », de plaisanter Monique Bosco. Autre temps, autres mœurs ; chez Monique Bosco, c'est la télé qui joue le rôle de Françoise, la télé qui fait entrer le monde extérieur, non pas les potins du village comme chez la Tante Léonie de Proust, mais bien les soubresauts de la planète entière. De son propre aveu, Monique Bosco, née en 1927, figure « dans les rangs des survivants de l'âge », d'autant plus que rongée par un cancer, son corps ne suit plus. Par contre, son esprit est à l'affût de tout ; dans *Ces gens-là*, elle scrute la marche du monde, de mars 2003 à décembre 2004, jour après jour, dévoreuse de la presse et du petit écran. Elle décrit et commente les images des guerres, plus horribles les unes que les autres, les catastrophes naturelles, les événements politiques tels les conventions démocrate et républicaine aux États-Unis, jusqu'aux funérailles de l'ex-président Reagan, et j'en passe. Aux considérations sur le sort des peuples, Monique Bosco juxtapose ses observations sur des vicissitudes de l'âge et de la maladie. Un ton parfois ironique, jamais plaintif, toujours lucide. Elle réfléchit, en femme éclairée par ses lectures et ses expériences, elle qui, née à Vienne de parents juifs, a grandi en France et a connu l'Occupation avant de s'installer au Canada en 1948. Ainsi, par

exemple, citant *La prison juive*, de Jean Daniel, elle voit en Israël un ghetto, non seulement pour ses habitants, mais pour tous les juifs qui « comprirent vite que, désormais, on les classait comme citoyens d'Israël plutôt que ressortissants français, anglais, italiens ».

Toutefois, malgré la revue des horreurs qui sévissent sur la planète, *Ces gens-là* contient un soupçon d'espoir. L'éloge du compromis d'Amos Oz, qu'elle fait sien, est le signe du réalisme optimiste qui anime encore l'écrivaine. « Pour moi, le mot compromis signifie vie. Et le contraire du compromis n'est pas pour moi l'idéalisme ou le dévouement. Le contraire du compromis pour moi, c'est le fanatisme et la mort. » Le titre de l'essai, *Ces gens-là*, comprend cette vision, car, s'il désigne les autres, les étrangers, ceux qui pensent et agissent différemment de soi, il rappelle à chacun qu'il est, lui aussi sous quelque rapport, parmi *ces gens-là* pour autrui.

Pierrette Boivin

Monique Bosco

CES GENS LÀ

Hurtubise HMH, Montréal, 2006, 178 p. ; 19,95 \$

Michel Lejoyeux
**OVERDOSE D'INFO
GUÉRIR DES NÉVROSES
MÉDIATIQUES**
Seuil, Paris, 2006,
198 p. ; 34,95 \$

L'idée d'aller au lit sans écouter le bulletin d'informations de fin de soirée vous jette-t-elle dans une angoisse sans nom ? Votre ordinateur est-il devenu votre seul et unique ami ? Pensez-vous échapper à vos angoisses en compilant toutes les informations sur l'objet de vos peurs ? Si oui, vous avez peut-être développé une dépendance à l'information. C'est une nouvelle

toxicomanie et ça vient d'arriver sur les rayons des maladies de l'époque.

Michel Lejoyeux, psychiatre et « spécialiste des humeurs », résume ainsi l'objectif de son ouvrage : « [...] comprendre la manière dont l'actualité permanente joue avec nos nerfs et comment, dans le même temps, nos angoisses personnelles se déplacent sur les thèmes de l'actualité pour se rendre plus présentables ».

Dans une première partie, il compare l'accro à l'information, celui qui croit que tous les malheurs du monde vont s'abattre sur lui, à l'hypocondriaque alarmé au moindre signe « inhabituel »

dans le fonctionnement de son corps. Puis, il trace le contour de l'hypocondriaque médiatique et en dresse la typologie (le *boulimique*, le *méfiant*, l'*imaginatif triste*, etc.). En prime, Michel Lejoyeux propose quelques tests pour mesurer notre propre niveau de dépendance à l'égard des médias.

S'attachant ensuite à remonter aux sources de cette pathologie du comportement, l'auteur nous apprend que l'hypocondrie médiatique – comme toutes les névroses – tient son origine d'une libido mal vécue, d'un narcissisme envahissant ou de la maladie du contrôle, ou de tout cela à la fois. Enfin, le clinicien

essai

prodigue quelques conseils et suggère certains exercices pour éviter d'être emporté par le flux des informations qui nous parviennent de toutes parts.

Bien qu'attaché principalement au point de vue clinique, **Overdose d'info, Guérir les névroses médiatiques** fait œuvre de critique sociale en mettant au jour certaines retombées insoupçonnées de l'information en continu. Tout en étant très critique de la manière dont celle-ci est relayée, le livre de Michel Lejoyeux nous rappelle toutefois que chacun reste libre de ses choix et que chacun peut décider, pour lui-même, de la place qu'occupera le discours médiatique dans la conduite de sa vie.

Yvon Poulin

Edwige Antier
DOLTO EN HÉRITAGE
TOUT COMPRENDRE,
PAS TOUT PERMETTRE

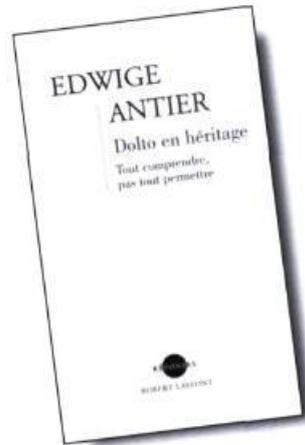
Robert Laffont, Paris, 2005,
285 p. ; 29,95 \$

Commençons par le commencement : « Entre protection de l'enfance et suspicion généralisée, tous les partenaires de l'éducation se cherchent aujourd'hui ». Edwige Antier, qui conseille les parents dans ses nombreux ouvrages et ses émissions sur FranceInter et FranceInfo, a tout à fait raison : personne ne sait plus où donner de la tête. Et ça ne vaut pas que pour son pays, adepte de la fessée et de la psychanalyse. Chez nous, au milieu des débats actuels souvent mal ciblés autour de la DPJ, des propos de nos bardes nationaux – Gilles Proulx, Jeff Filion, Doc Mailloux (jusqu'à Jean Charest qui s'y

met sans vergogne) –, du corporatisme de trop d'enseignants et de l'individualisme jouissif galopant, ce ne sont certes pas les simplistes hypothèses concernant la prétendue chute de la métaphore paternelle qui vont nous avancer à quoi que ce soit. Les pédophiles, les criminels et les laudateurs patentés étant devenus des stars au nom du droit à la liberté d'expression, comment être parent sans sombrer dans le pessimisme ?

On sait que c'est au cours des années 1970 que Françoise Dolto, la grande dame de la psychanalyse française de l'époque, élabore une œuvre clinique et théorique à laquelle nous devons encore nous rendre. Celle qui aura été le plus loin dans le traitement et la prévention des troubles précoces de l'enfance ainsi que dans la transmission aux analystes et au public d'une écoute et d'une parole de vérité au sujet de l'existence des tout petits se retrouve aujourd'hui ridiculisée par des propos d'une imbecillité sans bornes, comme on a pu le lire récemment dans **Le livre noir de la psychanalyse**.

Heureusement, Edwige Antier tente de faire le point sur ce qu'a dit et n'a pas dit Françoise Dolto, belle manière de maintenir vivant son héritage alors qu'on tente aujourd'hui de bâillonner les enfants. Tâche délicate car elle doit commencer par rétablir les faits : non, Dolto n'a jamais prétendu qu'il fallait tout dire à l'enfant, mais bien tout lui dire de ce qui le concerne. De même, elle n'a jamais soutenu l'enfant roi tyrannique. Au contraire, les castrations symboligènes sur lesquelles elle mit tant l'accent sont là pour poser des interdits permettant au petit d'homme



d'élaborer psychiquement son avenir. Ainsi de suite...

D'une lecture agréable, ce petit ouvrage vient faire dignement réfléchir tous les parents dépossédés d'eux-mêmes. De la question du mensonge à celle de l'adoption en passant par la jalousie, les rivalités fraternelles, la sexualité et la garde partagée, c'est d'une rééducation complète de la société qu'il s'agit. Cela s'appelle penser. On en a peut-être perdu l'habitude.

Michel Peterson

Nancy Huston
PROFESSEURS
DE DÉSESPOIR
Actes Sud, Arles, 2006,
400 p. ; 15,95 \$

Le très bel essai de Nancy Huston, paru en 2004, vient d'être édité en format de poche, à un coût beaucoup plus abordable.

À quoi est dû l'écart grandissant entre ce que nous avons envie de vivre (solidarité, générosité, démocratie) et ce que nous consommons comme culture (transgression, violence, solitude, désespoir) ? C'est ainsi que la quatrième de couverture de **Professeurs de désespoir**

synthétise la question que se pose Nancy Huston dans cet essai audacieux par lequel elle tente de cerner la tendance durable de la littérature à se délecter de noirceur, à commencer par le père fondateur de ces « néantistes », Schopenhauer. Le suivent dans cette imposante galerie de portraits Samuel Beckett, Jean Améry, Charlotte Delbo, Imre Kertész, Thomas Bernhard, Milan Kundera, Elfriede Jelinek, Michel Houellebecq, Sarah Kane, Christine Angot, Linda Lê, chantres encensés d'une « sexualité aussi exhibitionniste que stérile », oubliant la nuance – comme but de l'art – chère à George Sand. Si Nancy Huston dit apprécier certains de ces auteurs, elle note néanmoins que (paradoxalement ?) la majorité sont antiféministes et n'ont pas d'enfant : « [...] en général, dans les livres de Kundera, les enfants sont des êtres dangereux, ignorants, néfastes, sadiques et terrifiants ». L'analyse croisée des œuvres est impressionnante et l'on ne peut que rester admiratif devant ce travail d'envergure.

L'optique de l'auteure est très intelligemment plaidée, la langue est tout à la fois explicite, élégante et lumineuse, le propos souvent mordant : « Lorsque les gens sont soumis à des pressions intolérables et à des menaces constantes, ils sont obligés, s'ils veulent ne pas mourir, de trouver des solutions ; or ces solutions – crime, art ou folie – auront forcément le même caractère extrême que les problèmes qui les ont engendrés ».

Écrivant que « du côté des lecteurs, la fréquentation des grands textes nihilistes est souvent une expérience exaltante » et que « l'expression du désespoir nous invite à réfléchir, bien plus que celle de la beauté », Nancy Huston conclut toutefois que « les professeurs de désespoir ont beau s'égosiller, ils ne feront jamais en sorte que la

vie soit exclusivement souffrance ». Car tel est le dessein de Nancy Huston : proposer un hymne à la vie, bien loin de la sombre littérature de ces *Professeurs de désespoir*.

Armelle Datin



Edmond Outin
LA QUÊTE DU HÉROS
Dervy, Paris, 2005,
129 p. ; 21,95 \$

Dans son essai intitulé *La quête du héros*, Edmond Outin s'inspire de la dichotomie traditionnelle séparant le monde des idées de celui de la foi – ce qui le conduit à renouer avec l'opposition fondamentale du *logos* et du *mythos*, caractéristique de la pensée grecque ancienne – pour encadrer, justifier et expliquer l'odyssée du héros qu'il nomme le « Cherchant ». Le texte propose plus précisément au lecteur un parcours de la quête de la connaissance à travers différentes époques de l'Histoire. S'appuyant sur des préceptes provenant de religions et de cultures diverses, l'auteur étudie les fondements de l'identité (celle du héros, c'est-à-dire de celui qui ose s'aventurer sur les chemins houleux du savoir) à travers la formation et de l'évolution du moi : « [C]'est en avançant dans la connaissance, qu'il [le héros] perfectionne son moi, partie cachée et enfouie en lui-même. Mais

Peinture et fantastique au Québec

S'il est vrai que le fantastique existe depuis la nuit des temps, il semble particulièrement présent dans les temps modernes alors qu'il envahit non seulement la littérature, la peinture et la musique mais tous les nouveaux modes d'expression : BD, jeux vidéo, ... À lire l'ouvrage de Simone Grossman, on se rend compte comment le fantastique a suscité l'intérêt de part et d'autre du processus de création : chez le créateur d'une part et chez le « consommateur » d'autre part, par la transmission du premier au second de sensations diverses pouvant aller de la peur à la fascination.

Si le fait se constate dans le monde entier, il pouvait l'être aussi au Québec et il l'est en effet. La preuve est que depuis 1984 y a été créé le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique, qui est venu confirmer la vitalité du genre constatée depuis les années soixante et qui, sans doute, découle tout droit d'une tradition de contes fantastiques transmis oralement puis consignés dans des recueils et périodiques à partir du dix-neuvième siècle.

Simone Grossman connaît bien, pour en avoir fait le sujet d'études approfondies, les relations entre peinture et littérature dans le surréalisme et le fantastique. Passant en revue

les opinions de différents théoriciens du genre et des récits d'écrivains québécois connus, l'auteure met l'accent sur le regard et son immense possibilité de « dé-faire » le monde visible en allant à l'encontre de la perception ordinaire. Le regard dirige l'œil, on le sait. Et si l'œil venait à exister de manière autonome, hors du corps ? Et si l'œil, celui crédible (en principe) de la caméra, venait donner un caractère véridique à ce qu'il y a de plus étrange ? Tout peut alors arriver.

Imaginez ensuite que l'on puisse « voir et être vu à la fois ». Imaginez dans une telle situation un spectateur-auteur et une œuvre peinte. Là encore, tout peut arriver. Tout arrive, croyez-le.

Gérald Alexis

Simone Grossman
REGARD, PEINTURE
ET FANTASTIQUE
AU QUÉBEC
L'instant même, Québec, 2006, 199 p. ; 22,95 \$



sans travail, sans effort de recherche, pas d'amélioration possible ! »

Sept grandes phases caractérisent l'évolution du Cherchant : « Le grand réveil », « Vivre le réel », « Devenir soi-même », « Le passage », « L'authenticité », « L'héritage » et « Le héros ou l'épopée mystique ». Le cheminement proposé par Edmond Outin montre les principales étapes que l'initié doit franchir pour en arriver à une totale ouverture et à une perception du monde « Imaginal » – « le monde de l'initié » –, qui s'avère la véritable concrétisation de l'accès à la connaissance. Par le moyen de références érudites aux traditions religieuses arabe, catholique et juive, Edmond Outin dresse un panorama des

motivations du « mystique » à travers les âges, motivations qui, bien que propres à chacune des cultures, sont présentes chez l'ensemble des peuples, similitude qui constitue un jalon important dans la démonstration. *La quête du héros* consiste en définitive en un court essai pas inintéressant, qui aurait cependant gagné à définir d'entrée de jeu de manière concrète son objet d'étude. L'utilisation de nombreuses citations, provenant à la fois de textes sacrés et d'études d'auteurs qui se sont également intéressés à la question de la quête, donne parfois l'impression d'une surenchère, ce qui a malheureusement pour effet de disperser quelque peu l'attention du lecteur.

Marie-Élaine Bourgeois

Jacques Attali
C'ÉTAIT FRANÇOIS
MITTERRAND
Fayard, Paris, 2006,
446 p. ; 34,95 \$

L'écrivain bien connu Jacques Attali a été le proche conseiller de François Mitterrand jusqu'à la moitié du deuxième mandat présidentiel, mieux, son confident officiel et un complice, y compris dans la vie privée. Le lecteur a donc droit à un regard intimiste des principaux événements ayant animé la vie politique de la France durant toute cette période s'étalant de 1981 à 1995.

Une des principales révélations de l'ouvrage, mentionnée deux fois plutôt qu'une, donne froid dans le dos : François

essai

Mitterrand, plutôt pessimiste sur la nature humaine (« tous, nous pouvons devenir des bourreaux »), était convaincu que, tôt ou tard, « une guerre nucléaire éclaterait ».

En politique intérieure, ce président, qui aura vécu les premières cohabitations de la V^e République, se reconnaîtra un seul échec : l'emploi. Il évoque souvent ces « Français si difficiles à faire évoluer », une nation où « on ne règle les problèmes qu'avec des crises ». L'auteur se fait plus critique du deuxième septennat que du premier : le président s'y engage sans aucun projet. Jacques Attali attribue cela en partie à la maladie de Mitterrand, un cancer de la prostate, qui le minera passablement dans ses fonctions jusqu'à l'emporter.

François Mitterrand apparaît à son mieux en politique étrangère. Il dirige la France en des temps fort troubles : chute de l'Empire soviétique (il redoutera toute sa vie une prise du pouvoir à Moscou par les militaires), la chute du mur de Berlin et la réunification allemande, dont il craint qu'elle ne fasse dérailler la marche vers l'Europe unie, son grand projet. Il fera une priorité absolue du maintien des frontières, notamment celles entre la Pologne et l'Allemagne.

La seule part sombre du portrait dressé par Jacques Attali a trait à la révélation du passé de « collaborateur » du président sous le régime pro-nazi, un fait mis en lumière par un journaliste grâce à la parution d'un livre choc. Le président avait toujours été dépeint auparavant sous les traits d'un résistant. Pour l'auteur, juif, c'est comme « le héros tombé de son socle ».

Le président a ainsi participé à la « conspiration du silence » qui a marqué cette triste époque, lui qui au surplus entretenait ouvertement des amitiés avec des collaborateurs de ce régime peu glorieux de l'histoire de France.

Yvan Cliche

Sophie Durocher
FERLAND

HEY BOULE DE GOMME, S'RAIS-TU DEV'NU UN HOMME ?
Libre Expression, Outremont,
2005, 159 p. ; 39,95\$

Tout comme la biographie étoffée de Marie-Josée Michaud consacrée à Claude Léveillée, ce portrait de Jean-Pierre Ferland, tel que décrit par ses chansons, ses collaborateurs et admirateurs, contient des anecdotes, beaucoup de compliments et d'hommages. À part un commentaire éclairant à propos de la chanson « Sur la route 11 », on n'y trouve pas vraiment d'analyse de l'œuvre, ni d'étude sur des textes pourtant riches et d'une grande sensibilité. Outre ses origines et son enfance, on rappelle quelques étapes de la carrière fructueuse du chansonnier : ses débuts à l'époque des Bozos en 1959, ses séjours à Paris, ses premiers succès (« Je reviens chez nous »), les grands projets, comme *Jaune* (1970), son plus célèbre album, qui changea le visage de la musique au Québec.

Malgré sa réputation enviable, j'estime que Jean-Pierre Ferland demeure toujours un chanteur sous-estimé, du calibre des plus grands (Vigneault, Brel) : des disques comme *La pleine Lune* (1977) me semblent remarquables et ont pourtant été

l'œuvre de ce grand créateur. On a trop vite oublié des albums fabuleux de Ferland, comme *Les vierges du Québec* (1973), trop brièvement évoqué dans les dernières pages.

En revanche, la qualité éditoriale de ce livre est formidable et celle de l'iconographie, insurpassable. Des textes de chansons sont reproduits (« Marie-Claire », « T'es belle »), parfois sous forme de manuscrits (« Une peine d'amour », « Envoyé à maison »). Je reprocherais néanmoins à Sophie Durocher d'avoir eu un accès privilégié à une foule d'archives personnelles et inédites sans avoir su les ordonner, les dater et les présenter chronologiquement. L'ouvrage se termine sans discographie, sans index des noms ; la bibliographie reste minimale et imprécise.

Yves Laberge



Clément Rosset
FANTASMAGORIES
suivi de **LE RÉEL,**
L'IMAGINAIRE ET L'ILLUSOIRE
Minuit, Paris, 2006,
108 p. ; 19,95 \$

Fantasmagories fait suite à un essai paru en 1975 sous le titre *Le réel et son double*. Cela vous dit quelque chose ? Quelque trente ans plus tard, le philosophe reprend sa première intuition : l'idée selon laquelle l'ailleurs, l'autre monde, l'éternité à laquelle aspirait Platon, ne sont que des doubles, des négations provisoires de la réalité. En un peu plus de cent pages, dans un style clair, sans fioritures, Clément Rosset démontre, par le biais de l'art photographique, de la peinture et de la reproduction sonore, l'inutilité du double, pour ne pas dire son danger. Qu'on ne s'y méprenne pas toutefois. Les formes d'art qu'il convoque sont en quelque sorte des contre-exemples. L'auteur ne condamne en rien l'imaginaire, que d'autres avant lui ont défini comme une

injustement dénigrés par une certaine critique et une partie du public lors de leur sortie. Le livre de Sophie Durocher, qui devrait dresser un bilan plus exhaustif de cette carrière, fait principalement écho au côté « glamour » de la célébrité ; on traite surtout de ses grands succès, de sa vie privée, de ses nombreuses amours, mais on ne découvre pas suffisamment la richesse et les aspects encore méconnus de

réalité en soi. L'art qui ne cherche pas à représenter est tout sauf un déni de la réalité. Il est, du moins dans son acception moderne, une « figure de l'autre », du complètement neuf, et non du connu. Ce que l'écrivain cherche en fait à démasquer, c'est l'illusion. Celle-ci, qu'il oppose à l'imaginaire – oui, la différence est... disons, toute philosophique... –, ne contribue qu'à la perte de l'humain. L'auteur ne manque pas d'illustrer sa théorie d'anecdotes et de légendes qui font appel au bon sens, ceci dans un premier temps. On ne peut qu'adhérer à un propos aussi convaincant de simplicité. La bât blesse toutefois lorsqu'il effleure, et le mot est fort, dans une seule phrase du livre, le courant altermondialiste : « Tels aussi aujourd'hui ces altermondialistes, dont la rêverie, comme l'indique le mot 'altermondialisme', n'a d'autre consistance que l'élimination du monde ». Et vlan ! Il ne fait pas de doute que cette phrase n'a pas été jetée là par hasard... On peut être d'accord ou pas avec cette affirmation, il reste que l'ouvrage, derrière sa simplicité presque... aveuglante, vient faire contrepoids aux discours à la mode.

Judy Quinn

Ugo Monticone
ZHAOLE

CRAM, Montréal, 2005,
356 p. ; 26,95 \$

Après *Chronique de ma résurrection*, un récit de voyage dans l'Ouest canadien, et *Terre des hommes intègres*, qui raconte ses pérégrinations en Afrique noire, Ugo Monticone récidive avec *Zhaole*, un livre qui cette fois contient non seulement un récit de voyage mais aussi un roman inspiré de son périple en Asie du Sud-Est. Dans le premier, on retrouve des éléments caractéristiques de la pratique actuelle du récit de voyage. Ainsi,

Montréal vers 1900

La *vie culturelle à Montréal vers 1900* est l'aboutissement d'une série d'événements (colloque, exposition, récital) organisés à Montréal « au printemps 1999 pour souligner le centenaire des Soirées du Château de Ramezay ». Ces « soirées » font référence aux réunions que les membres du réseau associatif de l'École littéraire de Montréal tinrent à partir de 1895 et évoquent en particulier les séances publiques de 1898-1899. Elles renvoient surtout à l'ouvrage collectif qui fut publié sous ce titre par les membres, en 1900, et qu'en l'occurrence deux des auteurs de la présente *Vie culturelle...*, Micheline Cambron et François Hébert, ont réédité en 1999. En tout 19 rédacteurs signent les 21 textes de cet essai abondant, qui couvre principalement la décennie 1895-1905 et dont le centre est la susdite École littéraire de Montréal, « le plus important de tous les groupes littéraires et artistiques qui animaient alors [la métropole] ».

La littérature tient dans cet ensemble le haut du pavé, avec des textes de Jeanne Demers, Suzanne Martin, Michel Lemaire, Marta Horban-Carynyk, François Hébert, Pascal Brissette et Réginald Hamel. Mais, comme le précise la « Présentation » de Micheline Cambron, d'autres « lieux disciplinaires » viennent illustrer « les déploiements rhizomatiques des divers mouvements artistiques et intellectuels qui s'entremêlent dans le désordre des discours et des pratiques de l'époque » ; à savoir la musique (avec Marie-Thérèse Lefebvre, Mireille Barrière et Réjean Coallier), le théâtre (avec Lucie Robert), l'histoire de l'art (avec Laurier Lacroix et Dominic Hardy) et l'histoire des institutions (avec Denis Saint-

Jacques, Pierre Rajotte, Michèle Dagenais, Micheline Cambron, François Couture et Yvan Lamonde). L'espace manque ici pour apprécier la contribution de tous et chacun. Qu'il suffise de souligner la diversité des apports, tant par la force de l'argumentation que par la structuration de la pensée et le ton de l'énonciation.

Il faut par ailleurs faire tout particulièrement état de l'environnement visuel et sonore de l'ouvrage. D'une part, en effet, l'on y trouve pas moins de 111 illustrations en noir et blanc de même qu'un encart de 15 planches couleur proposant « un panorama de l'art visuel québécois de la période ». D'autre part, au livre s'ajoute un disque compact de 19 pages documentées dans un feuillet d'accompagnement de 11 pages aux couleurs d'une huile d'Ozias Leduc.

La vie culturelle à Montréal vers 1900 est d'ores et déjà une contribution majeure à l'étude du sujet en titre. Elle atteint même pour l'instant un sommet dans la poursuite d'une entreprise déjà marquée par d'excellents (mais rares) essais, tel *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* publié en 1986 sous la direction d'Yvan Lamonde et Esther Trépanier.

Jean-Guy Hudon

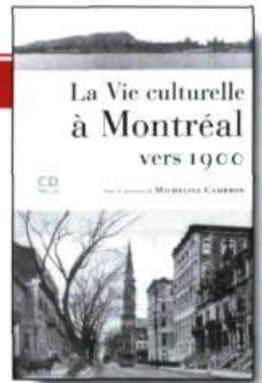
Sous la dir. de Micheline Cambron

LA VIE CULTURELLE À MONTRÉAL VERS 1900
Fides, Montréal, 2005, 413 p. ; 39,95 \$

aux destinations touristiques convenues Monticone préfère les régions moins fréquentées de la Thaïlande, du Laos, du Cambodge, du Vietnam, de la Chine et du Tibet. De plus, le voyageur éprouve le désir d'apprendre à désapprendre, la volonté de se désaliéner d'une perception ethnocentrée de sa culture au profit d'une meilleure (re)connaissance de l'Autre. « C'est la folie touristique que je voulais fuir, rencontrer de vrais habitants », de préciser l'auteur.

Pour sa part, le roman raconte la descente aux enfers d'un jeune Chinois qui, dans les années 1970, quitte clandestinement les camps de rééducation du régime maoïste. Il se retrouve au Vietnam où il doit malgré lui joindre les rangs des Viêt-congs, se terrer dans des tunnels pour survivre aux attaques au napalm des « impérialistes américains ». Il réussit à fuir cette guerre sanglante pour le Cambodge des Khmers rouges, où l'attend une situation pire encore que celle

qui prévalait dans son village du Yunnan. L'histoire éprouvante de ce jeune Chinois qui tombe de Charybde en Scylla constitue une façon fort efficace de nous faire vivre l'altérité par personnage interposé. Non moins que le récit de voyage, elle nous invite à accéder à une autre forme de présence à soi, nous permet d'acquérir une connaissance renouvelée de l'ailleurs, de l'Autre et de soi-même. Dans les deux récits en fait, on assiste à un voyage initiatique dont les



essai

protagonistes reviennent riches d'une plus grande sagesse à partager : « Nous sommes ici-bas pour apprendre », « les épreuves, les douleurs sont un enseignement », la quête du bonheur se vit dans le ici maintenant et « rien n'est plus important que de [...] profiter de l'instant présent ». À lire pour la manière originale de juxtaposer dans un même livre et un récit de voyage et un roman.

Pierre Rajotte

Yasmina Reza
NULLE PART
Albin Michel, Paris, 2005,
78 p. ; 15,95 \$

Dans une entrevue livrée à la presse européenne il y a quelques années, Yasmina Reza affirmait écrire « sur le fil de l'essentiel ». Le petit recueil autobiographique *Nulle part*, publié à l'automne 2005, montre bien de quelle façon l'écriture de cette dramaturge française parvient à se maintenir en équilibre sur la précaire ligne de la lucidité.

Dans la première partie de l'ouvrage, la narratrice présente, tels des instantanés, de courts et fragiles moments du quotidien : sa fille qu'elle observe s'éloignant de la maison, son fils qui réclame doucement un peu de solitude, son amie dont l'univers prend soudainement un goût amer. Pour celle que le papa filmait en la sommant de bouger et de rire, l'écriture permet une authenticité que l'image, trop souvent fabriquée, n'offre pas. « Pour confirmer la fonction magique de la caméra, il fallait que le sujet bouge. Moi je bougeais pour lui faire plaisir, les autres enfants

étaient plus naturels, plus rétifs ou indifférents, moi je bougeais absurdement. » Se remémorer des instants passés avec ses propres enfants amène donc la narratrice, en deuxième partie du recueil, à se tourner vers les souvenirs de son enfance, lesquels s'avèrent incertains et fuyants. « Je n'ai pas de racines, aucun sol ne s'est fiché en moi. Je n'ai pas d'origines. [...] Il n'y a pas d'images, pas de lumières, d'odeurs, rien. » En fait, c'est en lisant les récits des autres, notamment d'Imre Kertész et de Klaus Mann, que la narratrice accède à son passé, « car, écrit-elle, il y a une terre dure, piétinée depuis des années, qu'il faudra peut-être, un



jour, si j'en ai la force et l'audace, retourner ».

Telle une courteline composée de moments fugaces et de souvenirs fragiles, la série de

courtes proses *Nulle part* permet à la plume de Yasmina Reza de se déployer avec force et sensibilité. Traitant de l'enfance, de l'abandon et des liens qui sont inexorablement éphémères, la première partie de l'ouvrage s'avère assez commune, quoique jolie et touchante. Plus denses, les textes « Le lieu sûr de l'oubli » et « Nulle part », qui ferment le recueil, laissent émerger des confidences plus personnelles. Dans un mouvement d'abandon, la narratrice se livre à un troublant travail mémoriel. Cherchant des racines, elle ne trouve aucun sens dans ses origines et en arrive à un douloureux constat. « Rien à tirer de l'enfance. Les écrivains retournent à leur enfance, tôt ou tard. Je ne retourne nulle part, il n'y aurait nulle part où retourner. »

À celui ou celle qui ne connaît pas l'œuvre de Yasmina Reza, *Nulle part* offre un premier contact touchant avec la plume et l'univers de cette dramaturge, pour qui « avoir une perception tragique du monde n'exclut pas la légèreté ».

Véronique Pepin

Tran Lam
ENTRE L'OMBRE
ET LA LUMIÈRE
Novalis, Ottawa, 2006,
445 p. ; 32,95 \$

Magnifique cadeau d'une auteure québécoise d'origine cambodgienne.

Tran Lam arrive au Canada en 1979. Elle a environ quinze ans, ne sait ni lire ni écrire, ne parle ni anglais ni français. Elle vient de vivre quatre ans dans les camps de la mort des Khmers rouges (période dont elle a fait le récit dans *La survivante*, Stanké, 2002). C'est sa belle-sœur, passablement plus âgée qu'elle, qui l'a amenée ici et qui s'installera avec elle à Montréal. Une belle-sœur qui la traitera littéralement en esclave, l'obli-

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 116

AVRIL 2006

Danielle Fournier
Hughes Corriveau
André Brochu
Andrea Moorhead
Sylvie Nicolas
André Berthiaume
Saint-John Kauss
Michel Dumas
Jean-Claude Brochu
Georges Leroux
Paul Chamberland
Yvon Rivard

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):	
RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
INSTITUTIONS	35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits

Case postale 87 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

geant à faire les repas et à s'occuper de toutes les tâches domestiques, tout en lui interdisant d'aller à l'école pour plutôt la faire travailler dans une usine et lui prendre sa paie en ne lui laissant que quelques sous par semaine, et évidemment, lui répétant sans cesse qu'elle est idiote, bonne à rien et que personne ne veut d'elle. Pendant ce temps, pour que le tableau soit complet, cette même belle-sœur traite ses propres filles comme des reines. On se croirait en plein conte de Cendrillon, mais cette fois, c'est pour vrai.

Après plus d'un an, Tran Lam est jetée dehors par une froide nuit d'hiver et finira par être hébergée par un couple de Québécois (qu'elle a connus parce qu'ils faisaient du bénévolat pour l'intégration des immigrants). Chez eux elle découvrira un genre d'amour dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence de toute sa vie. Mais ce n'est qu'un début : il lui reste tout à apprendre pour devenir autonome, ce à quoi elle s'attellera avec un courage remarquable, finissant par décrocher un baccalauréat en psychologie à l'Université de Sherbrooke.

Autant les premières pages de ce récit sont captivantes, et parfois amusantes, par le fait qu'on redécouvre notre propre monde à travers les yeux d'une Asiatique qui ne connaît rien de l'Occident (les Blancs lui paraissent si grands et si gros, et ils ont le nez long, et ils saluent les gens en les embrassant, ce qui est impensable dans la culture de Tran), autant l'histoire devient peu à peu inspirante, à mesure que Tran nous fait part de ses réflexions sur l'amour, la haine, la colère, la gratuité, les aléas de la vie, et même la religion, car Tran Lam, victime de la cruauté humaine depuis son enfance, est vite intriguée par ce Jésus dont on lui parle et qui a subi les pires sévices sans s'insurger contre ses bourreaux.

Éducation

Voici la troisième édition du *Dictionnaire actuel de l'éducation*, d'abord paru en 1988 en coédition chez Larousse et les Éditions françaises.

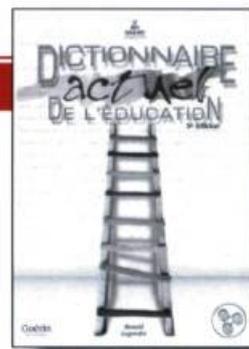
Cet ouvrage de référence comporte une quantité impressionnante de notices : on y trouve pas moins de 6150 articles, 12 400 définitions et 10 850 notes. Du @ jusqu'au mot « zut », les notices sont pour la plupart concises. Les principales avenues de la discipline y sont définies, incluant les variantes et les nouvelles tendances telles que l'éducation civique, l'éducation à l'environnement, l'éducation à l'amour (une variante de l'éducation sexuelle), mais aussi la didactique de la lecture, des langues, et la didactique théorique. Les concepts se rattachant à l'enseignement du français occupent une place particulière et chacun fait l'objet d'une notice détaillée : le champ lexical (ensemble des termes d'une langue sur un thème), la terminologie, la grammaire, la phrase et les propositions grammaticales. On y trouve aussi les 30 articles de la *Déclaration des Droits de l'homme* (1948), précédée de la *Convention relative sur les droits de l'enfant* (1989).

Sur le plan méthodologique, tous les concepts propres à la recherche avancée dans ces domaines sont aussi définis ; plusieurs pages sont consacrées au curriculum (« ensemble ou programme d'activités d'un apprenant à l'école »), à l'épistémologie

(« étude philosophique critique de la connaissance, de ses fondements »), au paradigme, au holisme, à des théories de l'éducation, à la docimologie.

Les renvois sont efficaces, mais je déplore que les références des définitions soient incomplètes : les citations ne sont pas placées entre guillemets ; on n'indique jamais les numéros de page des ouvrages cités, dont les références détaillées semblent souvent introuvables dans le livre. De plus, je n'ai pas trouvé de définition de l'éducation aux médias, que les Anglo-saxons nomment « Media Literacy », une approche interdisciplinaire qui apprend aux élèves comment comprendre les impacts des médias en tant que véhicules idéologiques. Ouvrage de référence unique, ce *Dictionnaire actuel de l'éducation* servira à tout étudiant voulant entreprendre une maîtrise ou un doctorat en didactique ou en pédagogie, mais également aux enseignants de tous les niveaux.

Yves Laberge



Sous la dir. de Renald Legendre
DICTIONNAIRE ACTUEL DE L'ÉDUCATION
Guérin, Montréal, 2005, 1554 p. ; 69,95 \$

Entre l'ombre et la lumière
est plus que le récit d'une vie :
c'est une rencontre à faire, voire
une expérience à vivre.

François Lavallée

Patrick Süskind
SUR L'AMOUR ET LA MORT
Trad. de l'allemand
par Bernard Lortholary
Fayard, Paris, 2006,
81 p. ; 14,95 \$

Voilà un petit livre qui aborde sur un ton intéressant des thèmes vieux comme le monde. Non pas qu'Éros et Thanatos, couple pour le moins ambivalent, n'aient jamais été évoqués

dans nombre d'essais, mais Patrick Süskind les convie ici avec un brin d'impudence.

Mais qu'est-ce que l'amour ? Poison ? maladie ? bonheur suprême ? Plus probablement un agrégat de sentiments, de paradoxes et de narcissisme. Et plus sûrement encore, un autel sur lequel l'amoureux n'hésite pas à sacrifier tout ce qui, pour lui, avait de la valeur avant la venue de l'être aimé. « Il n'est pas rare que se rompent ainsi de vieilles amitiés et des relations solides. L'amoureux n'en a cure. Il est prêt à renoncer à tout sauf à son adoration pour l'être aimé, à laquelle tout son entourage est prié de sacrifier également. »

Philosophie, religion, musique, roman, poésie, quel itinéraire ambitieux pour une plaquette de quatre-vingts pages ! Mais on pardonne, car c'est avec un regard amusé que Patrick Süskind scrute les amoureux et qu'il revisite les grands auteurs et leurs personnages célèbres : Stendhal, Wilde, Goethe, Kleist, Socrate, Wagner et même Jésus sont du nombre. Amour bêtifiant, amour meurtrier, mourir d'amour... De l'intime au social, de l'humain au divin, Süskind effleure des sujets fort intéressants mais, sur des sujets aussi vastes que l'amour et la mort, on aurait souhaité un essai plus consistant, dépassant la compi-

essai

lation qui, certes, fait foi de l'érudition de l'auteur mais laisse le lecteur sur son appétit. Tout compte fait, *Sur l'amour et la mort* tire son intérêt du regard amusé que son auteur pose sur le plus vieux couple du monde et de son talent de romancier qui, une fois encore, séduit. Une lecture apéritive !

Sylvie Trottier

Alain Minc
LE CRÉPUSCULE
DES PETITS DIEUX
Grasset, Paris, 2005,
135 p. ; 14,95 \$

L'essayiste français bien connu Alain Minc (un essai par année environ depuis 1978 !) fait un constat fort intéressant. Nous assistons, dit-il, à la disparition des élites traditionnelles, composées notamment de mandarins formés dans les grandes écoles. À sa place, portée par un populisme grandissant, et son corollaire, l'anti-élitisme (le « tous pourris »), apparaît une élite « de notoriété », plus volage (car la notoriété peut être passagère), dont les principaux axes sont l'opinion publique, les juges et les médias.

Bref, pour avoir de l'influence, il n'est plus nécessaire de faire des études exceptionnelles, d'être rangé et de monter les échelons. Dans ce monde où le dirigeant d'ONG est souvent plus crédible que celui d'une grande institution établie, mieux vaut gagner le concours de *Loft Story*, avoir une personnalité hors du commun et, grâce à l'éclairage des médias, user de cette influence pour promouvoir ses intérêts. Cette disparition de l'élite traditionnelle, voilà ce que



l'auteur nomme le crépuscule des petits dieux...

Si l'auteur ne se désole pas outre mesure de cette évolution, car elle permet entre autres la disparition des classes au profit

des individus, de meilleures chances d'ascension pour les milieux modestes, il émet toutefois une inquiétude : que la démagogie l'emporte sur la pédagogie dans les choix publics,

que le refus des mutations devienne pensée unique. Et aussi que dans ce monde où règne le culte du moi, plus personne ne se soucie de l'intérêt collectif, du devenir à long terme de la société.

Même s'ils réfèrent au cas français, les propos d'Alain Minc sonnent justes et sont tout à fait applicables au contexte québécois. Ils fournissent de précieux points de compréhension de notre société et des changements auxquels elle est confrontée.

Yvan Cliche

Jean Faucher
RÉMY GIRARD
ENTRETIENS
Québec Amérique, Montréal,
2005, 270 p. ; 24,95 \$

Rémy Girard fait partie de ces rares artistes québécois de très haut calibre, qui pourraient tourner sans arrêt au cinéma si le nombre de productions annuelles mises en chantier le permettaient. L'ouvrage de Jean Faucher retrace tout le parcours de l'acteur, depuis ses débuts sur les planches du Théâtre du Trident jusqu'aux *Bougons* et aux *Invasions barbares*. Au cinéma, Rémy Girard a eu la chance de participer à des projets marquants (*Le Déclin de l'Empire américain*, *Les portes tournantes*, *Dans le ventre du dragon*, *Jésus de Montréal*) ; il a eu le talent de se surpasser dans ces rôles mémorables.

Homme de télévision d'une grande finesse, Jean Faucher a procédé par entretiens successifs, chronologiques ou thématiques, mélangeant les réalisations professionnelles et la vie privée, dans une surabondance de questions précises et de réponses très détaillées de la part de Rémy Girard. Toutefois, on parle assez peu de la méthode de travail de l'acteur, qui avoue avoir toujours le trac, même après tant d'an-

VOLUMISANT!

arrêtez de vous raconter des histoires ... écrivez les



MARQUIS
imprimeur de livres

Montréal: 514.954.1131 • Cap-Saint-Ignace: 418.246.5666

nées. Rarement un livre aura dépeint un acteur québécois avec autant de profondeur. J'aurais néanmoins retranché certains passages touchant à la vie intime de l'acteur, qui se met à nu dans de nombreuses confidences.

Parmi les passages les plus instructifs, on apprend les liens d'amitié qui unissent Rémy Girard au réalisateur Denys Arcand (depuis le tournage du film *Le Crime d'Ovide Plouffe*), sa dette envers le cinéaste Yves Simoneau au moment de ses débuts. On revit une rencontre déterminante avec l'acteur Jean Duceppe en 1971, au Trident, qui – sans le savoir – détourne le jeune Rémy Girard de son ambition initiale de devenir avocat, en le faisant jouer dans *Mort d'un commis-voyageur* d'Arthur Miller. Toutefois, il aurait fallu que Jean Faucher valide les renseignements fournis par son interlocuteur, entre autres les dates, car la mémoire n'est pas toujours exacte lorsque des événements remontent à plus de vingt ans. Ainsi, Rémy Girard mentionne le tournage du film *Le Crime d'Ovide Plouffe*, qu'il situe en 1980, alors que ce film est sorti en 1984. Néanmoins, ce livre foisonnant d'anecdotes et de souvenirs plaira aux inconditionnels de Rémy Girard.

Yves Laberge

Antonio Muñoz Molina
FENÊTRES DE
MANHATTAN
Trad. de l'espagnol
par Philippe Bataillon
Seuil, Paris, 2005,
348 p. ; 34,95 \$

« Pendant un mois de septembre encore chaud et humide, par la fenêtre de l'appartement où nous n'habitons que depuis quelques jours, on voit un trottoir banal avec de petits acacias, l'angle d'un bâtiment moderne qui donne sur Lincoln Square et la

Chomsky et l'État

Déjà célèbre pour ses travaux novateurs sur les médias de masse, l'analyste et professeur Noam Chomsky nous revient ici avec un essai tout bonnement explosif. La question : quel devrait être le rôle de l'État dans une société industrielle avancée comme la nôtre ? Pour y répondre, Chomsky propose au lecteur un cheminement à travers les principales idéologies politiques modernes, soit le libéralisme classique, le socialisme libertaire, le socialisme d'État et le capitalisme d'État. Au fil de ses explications, l'auteur dénonce l'absurdité de la cohabitation de la démocratie et du capitalisme, qui, de fait, place au pouvoir les intérêts privés. Il développe ainsi une position en faveur du « socialisme libertaire », ou anarchisme, conception éthique et politique d'extrême gauche faisant la synthèse d'une multitude d'idées allant du libéralisme classique au marxisme.

Longtemps cantonné à l'utopie et au « chialage d'ados de gau-gauche », le socialisme libertaire a été traîné dans la boue par bon nombre de philosophes et de penseurs politiques durant le dernier siècle ; Chomsky en donne un portrait cohérent et d'une très grande profondeur. L'argumentaire est solidement organisé, clair et facile à suivre. Les idées des penseurs cités sont systématiquement expliquées et remises en contexte avant analyse, ce qui ajoute poids et richesse au

raisonnement sans pour autant perdre le lecteur. L'auteur ne se livre ni à la critique gratuite, ni à la pétition de principe. Dominant son évident enthousiasme pour le socialisme libertaire, il reste rationnel, modéré, et d'une modestie socratique.

Malgré son style littéraire des plus minimalistes, *Quel rôle pour l'État ?* est un essai passionnant et bouleversant qu'on subit plus qu'on lit. En une cinquantaine de pages, nos illusions d'ordre, de liberté et de justice sont dépecées ; les remplace une lucidité presque douloureuse sur la condition politique de notre monde. Bien sûr, Noam Chomsky n'élabore pas de recette pratique pour la réalisation d'un État autogestionnaire fonctionnel, mais il en cerne avec justesse l'évidente nécessité. Un grand coup, sinon un tour de force : à consulter sur le champ.

Philippe Groppi

Noam Chomsky
QUEL RÔLE POUR L'ÉTAT ?
Trad. de l'anglais par Louis de Bellefeuille
Écosociété, Montréal, 2005, 51 p. ; 9 \$



grande baie vitrée d'une salle de la Juilliard School of Music où il y a d'habitude des pupitres avec des partitions, et où de jeunes musiciens habillés en tenue sport jouent des instruments que jamais je n'arrive à entendre... » Par les fenêtres d'un appartement qui donnent sur la Juilliard School of Music, celles d'un hôtel tout près du Radio City Hall, celles d'un café où il prend quelques notes dans le carnet dont il ne se sépare jamais, Antonio Muñoz Molina observe la vie new-yorkaise.

Mais l'écrivain espagnol n'est pas qu'un observateur détaché. Pendant une dizaine d'années, professeur à l'Instituto Cervantes de Manhattan chaque automne,

il a arpenté les rues de la ville et les allées de Central Park, visité les marchés, les galeries d'art et les musées, s'est perdu dans Soho et dans Harlem à la recherche d'une librairie ou d'une boîte de jazz pour y étirer la nuit, attardé dans le Chinatown et autour des ombres du World Trade Center où des kamikazes hallucinés ont arrêté les montres un certain mois de septembre chaud et humide. Amoureux fasciné de ce « grand bazar du monde entier », il s'en imprègne avec un regard lucide et conscient des paradoxes qui animent cette ville mythique.

Muñoz Molina est ainsi l'auteur et le personnage de ce livre inclassable, qui tient à la

fois du récit de voyage, du journal intime, du reportage et de l'essai, qu'on savoure avec le sentiment de le suivre le long des avenues et dans les squares où l'on écoute, captivé, le concert impromptu d'un jeune percussionniste africain en transit avec des instruments fabriqués à même les rebuts abandonnés sur les trottoirs de New York. Avec *Fenêtres de Manhattan*, l'auteur des magnifiques romans *En l'absence de Blanca*, *Séfarade*, *Pleine lune* et *Le royaume des voix*, pour ne nommer que ceux-là, poursuit une des œuvres les plus importantes de la littérature espagnole.

Linda Amyot

essai

Collectif
D'UNE LETTRE À L'AUTRE
 Presse Papier/Écrits des
 Forges, Trois-Rivières, 2005,
 non paginé ; 25 \$

À l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur association, les artistes de l'Atelier d'estampe Presse Papier de Trois-Rivières ont chacun associé une de leurs œuvres à un texte poétique publié aux Écrits des Forges. Et cela, sous la forme d'un « abécédaire ». Le résultat est, on peut le deviner, assez surprenant.

L'alphabet est ainsi revisité de manière fort originale et très critique – comme le souligne le poète Jean-Paul Daoust – de toutes nos pauvres bêtises... par la créativité, l'innovation. Nous sommes ici sans conteste devant un « livre d'artistes » grâce à la symbiose entre la poésie et l'art visuel.

Cette parenté, ce jumelage entre deux formes d'art, donne à cet « album-recueil » une réelle originalité. En effet, que ce soit Yves Boisvert et Louise Lavoie Maheux avec le « A » d'« Anodin » ou Jean-Paul Daoust et Jo Ann Lanneville avec le « B » de « Bêtise », ce sont les travers, les « ombres tueuses » de notre condition humaine qui sont passés en revue, comme nous y a d'ailleurs habitués la tradition poétique qui caractérise les Écrits des Forges : tout ce qui nous enferme dans la fausseté, nous « emmaillote » dans l'obscurité de l'existence est mis au jour. Mais il y a, aussi, le déploiement de la lumière, de la liberté qui nous fait respirer sur notre étrange planète : à la lettre « D », Jean-Marc Desgent et Isabelle

Dumais nous offrent un texte de prose poétique absolument magnifique. Nous y distinguons un ange déployant sa luminosité sur notre monde, une possible résurrection de notre être, selon le poète Guy Jean... Pour tout dire, l'art trouve dans ce beau recueil sa véritable vocation : celle de nous faire advenir au monde.

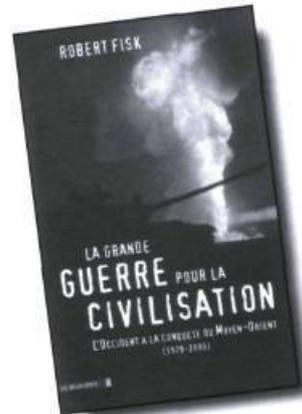
Gilles Côté

Robert Fisk
LA GRANDE GUERRE
POUR LA CIVILISATION
L'OCCIDENT À LA CONQUÊTE
DU MOYEN-ORIENT
 (1979-2005)

Trad. collective de l'anglais
 La Découverte, Paris, 2005,
 955 p. ; 49,95 \$

On dit parfois d'un livre que sa parution est en soi un événement. L'ouvrage du journaliste britannique Robert Fisk entre dans cette catégorie. Qu'on en juge : Fisk est le seul Occidental à avoir interviewé (trois fois) Ben Laden, en plus de parcourir le Moyen-Orient depuis des décennies. Les quelque 900 pages qu'il livre sont remplies de souvenirs pénétrants sur le monde arabe et musulman actuel.

Le principal thème de ce livre concerne les méfaits commis par les puissances occidentales, au premier rang les États-Unis, en Orient musulman. Et combien l'histoire se répète, que ce soit le colonialisme britannique en Irak au début du siècle, celui des États-Unis en Iran avec le renversement en 1953 d'un gouvernement démocratique ou encore les deux guerres du Golfe de



1991 et de 2003. Autant d'actions marquées du sceau, insiste Robert Fisk, de l'unilatéralisme et de l'hypocrisie.

L'Irak constitue un cas particulièrement accablant. L'auteur s'attarde notamment sur deux événements marquants. L'un est l'abandon des insurgés irakiens après la guerre de 1991, pourtant encouragés à la révolte par les États-Unis, lâchement abandonnés par la suite, et massacrés par Saddam. L'auteur qualifie ce geste de « crime contre l'humanité », rien de moins.

Il y a aussi la politique « Pétrole contre nourriture », mise en place pour contenir Saddam après la guerre contre l'Irak, faite de bombardements sélectifs et de sanctions. Cette stratégie a surtout contribué à

affamer le peuple irakien, et notamment ses enfants, que Robert Fisk a vu mourir par dizaines auprès de médecins courageux, mais démunis devant un tel désastre. Laissons s'exprimer l'auteur : « D'un point de vue historique, on en parlera un jour comme de notre crime le plus impitoyable contre le Moyen-Orient, contre les Arabes et contre les enfants ».

L'auteur conclut son monumental ouvrage en rappelant la triste gestion des Américains de l'après-guerre du Golfe en Irak en 2003. Dans le chaos qui s'est emparé du pays à la suite de la chute du régime, un fait résume bien l'action cynique de l'Occident au Moyen-Orient : les seuls biens protégés ne furent ni les musées, avec leurs splendides trésors millénaires, encore moins les écoles, mais bien les bureaux des ministères de l'Intérieur... et du Pétrole, bien sûr.

Yvan Cliche

Joseph Heath
et Andrew Potter
RÉVOLTE CONSOMMÉE
LE MYTHE
DE LA CONTRE-CULTURE
Trad. de l'anglais
 par Michel Saint-Germain
 et Élise Bellefeuille
 Trécarré, Montréal, 2005,
 428 p. ; 29,95 \$

Si vous possédez un t-shirt vert kaki avec une étoile rouge au centre ou si vous avez une affiche du Che Guevara dans votre salon ou, encore, si vous portiez des vêtements Mountain Equipment Coop lors des manifestations du Sommet de Québec en 2001, vous devez lire *Révolte consommée* de Joseph Heath et Andrew Potter.

Les auteurs postulent, avec intelligence, que la perception – largement répandue de nos jours – qui veut que l'avancement et le développement de la société

participent à la « répression de notre nature instinctuelle » émanerait de théories exprimées par Freud au début du XX^e siècle et que cette *vue de l'esprit* aurait grandement participé à la naissance des mouvements contre-culturels des années 1960. La théorie freudienne de l'inconscient ne serait, justement, qu'une théorie, car, si nous étions « directement conscient » de notre subconscient, « il ne serait plus subconscient ».

Comme il faut bien se nourrir, se vêtir, se déplacer, il semble impossible de ne pas consommer, de ne rien acheter. Chacun de nos choix – ou de nos non-choix – fait ainsi partie de l'équation marchande. Il n'y a aucune conspiration machiavélique ni aucun plan global d'assujettir tous les besoins humains au capitalisme. Il n'y a qu'un équilibre reposant sur l'offre et la demande. Ainsi, choisir et encourager l'épicier du coin plutôt que l'impersonnelle épicerie géante de la banlieue ne permet, au bout du compte, qu'à ces deux commerces de survivre. En effet, si tout le monde choisissait l'épicier du coin, les adaptations nécessaires pour répondre à la demande croissante feraient qu'il ne serait plus un « épicier de coin de rue ». Fataliste ? Simpliste ? Au contraire ! Les auteurs offrent un point de vue réaliste duquel sont absentes les élucubrations sociales qui habitent trop souvent le discours des *rebelle*s qui en sont venus à croire que « [f]aire du théâtre d'intervention, de la musique avec un groupe ou de l'art d'avant-garde, prendre des drogues et baiser comme des bêtes [...] » étaient des activités plus « subversives que la politique traditionnelle de gauche, parce qu'elles attaquaient les sources de l'oppression et de l'injustice à un niveau plus profond ».

Sylvain Marois

Chroniques

François Ricard publie aujourd'hui en livre des textes qui ont d'abord paru dans la revue parisienne *L'Atelier du roman*, « au cours des dix dernières années ». Dans son « Avertissement », il estime que le loufoque est de nos jours la « catégorie moderne » qui « convient le mieux au monde dans lequel nous voici tenus de vivre ». Il n'a dès lors d'autre ambition que de faire découvrir aux lecteurs, « par des aperçus furtifs, [...] cette rencontre unique du risible et du pitoyable ».

Le chroniqueur accorde une place privilégiée au milieu universitaire et à la littérature en particulier : pas moins de 15 de ses 19 articles touchent en effet, en tout ou en partie, à cette réalité qu'en tant que professeur il connaît bien. Sont ainsi dénoncés, souvent avec couleur, le « virage technologique » de « l'université nouvelle », les « prétendues recherches des savants (à qui leurs théories apprennent d'avance ce qu'ils vont trouver) », les « diarrhées stylistiques et [le] minimalisme constipé » de « la production romanesque actuelle », le « bavardage savant [de] la critique littéraire » d'aujourd'hui, la « quincaille de la 'poétique' et de la théorie littéraire contemporaines », la « rencontre festive de l'exhibitionnisme et de la propension grégaire » qui règne lors des « bacchanales touristico-citoyennes » que sont devenus les festivals de poésie...

On lira tout particulièrement de ce point de vue un bref morceau de six pages, qui confortera les uns et exaspérera les autres : « La mémoire courte », consacré à la révolution

methodologique (« scientifique ») opérée par le formaliste Tzvetan Todorov. On découvrira encore avec un ahurissement grandissant l'« Histoire d'une blague » où le chroniqueur étale au grand jour les « bavure[s] » de trois professeurs d'« universités reconnues » (l'un de l'Ouest canadien et deux Américaines) à propos d'un pastiche que François Ricard lui-même avait fait d'un texte de Gabrielle Roy : l'auteur y stigmatise la « paresse » et la « frime methodologique et théorique » de la critique des trois « spécialistes ». À un humour régulier et décoiffant, François Ricard ajoute souvent en fin de chronique une réflexion inattendue qui rappelle les heureuses chutes en guillotine de bon nombre des nouvelles de Guy de Maupassant.

Par la prégnance du monde littéraire et universitaire, les *Chroniques d'un temps loufoque* ne laissent pas d'évoquer le désopilant et féroce roman de l'Anglais David Lodge, *Small World* (1984 ; *Un tout petit monde*, 1991), qui avait été retenu à l'époque pour la sélection du Booker Prize.

Jean-Guy Hudon

François Ricard
CHRONIQUES D'UN TEMPS LOUFOQUE
Boréal, Montréal, 2005, 178 p. ; 19,95 \$

Jean-Paul Delfino
CORCOVADO
Métaillé, Paris, 2005,
403 p. ; 39,95 \$

Il a été chanté par les Gal Costa, Caetano Veloso, Joao Gilberto et autres Antonio Carlos Jobim et Joao Gilberto qui ont fait la renommée de la bossa-nova brésilienne. Il figure sur toutes les publicités, apparaît à coup sûr dans les émissions de télé, les documentaires et les films sur le Brésil. Ce Corcovado avec, au sommet, son Christ rédempteur

qui ouvre grands les bras en croix pour protéger le peuple le plus métissé au monde, est le symbole même de Rio de Janeiro. Et c'est l'histoire de l'édification de ce *Redentor* tout au faite du « bossu » (*corcovado* en portugais) que raconte le premier tome de la trilogie romanesque de Jean-Paul Delfino, auteur de polars, ex-journaliste et spécialiste de musique brésilienne.

Une histoire qui commence cependant sur les docks de Marseille où Jean Dimare, Français à la double ascendance

portugaise et italienne, vit au jour le jour de la force de ses bras. Menacé à la suite de l'homicide accidentel d'un des fils du patriarche de la mafia grecque locale, il s'enfuit à bord d'un paquebot qui le débarque dans le Rio des années 1920. Dans la jeune nation en effervescence, tout est possible. Même devenir Joao Domar, tour à tour fils adoptif d'un lointain cousin de la bourgeoisie *carioca*, *malandro* semant la terreur dans les *favelas*, et assistant de l'architecte à qui est confiée la création d'une statue représentant

François Ricard



CHRONIQUES
D'UN TEMPS
LOUFOQUE

Boréal

essai

la prédominance de la foi chrétienne dans un pays où les esprits des tribus indigènes, les anciens dieux africains et les saints catholiques s'entremêlent et se confondent.

Malgré une écriture truffée de clichés, des personnages fictifs et historiques sans épaisseur, *Corcovado* séduira le lecteur attiré par le Brésil et sa culture. À travers une décennie déterminante dans la vie de son héros, Jean-Paul Delfino propose ni plus ni moins que de le suivre au cœur de ces années charnières dans l'histoire de Rio de Janeiro et du Brésil. Naissance de la samba, du Carnaval et du modernisme littéraire, explosion démographique et création des *favelas*, rites du *macumba* célébrés par les Mères des saints, fêtes du Nouvel An sur les plages où les Cariocas vêtus de blanc lancent sur la mer leurs offrandes à Iémanjá... *Corcovado* offre un forfait tout compris pour un voyage de 403 pages.

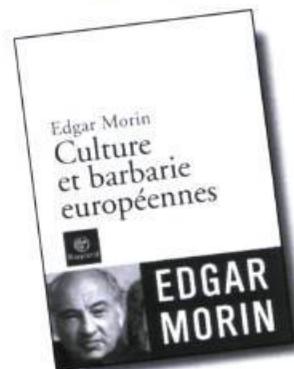
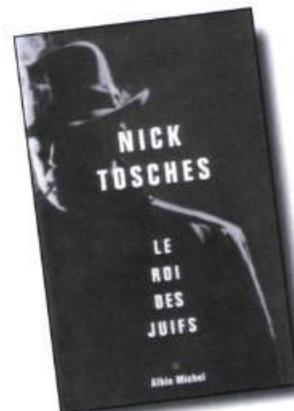
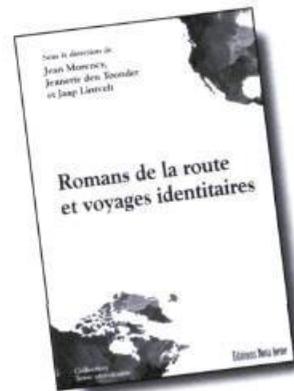
Linda Amyot

Sous la dir. de Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt
ROMANS DE LA ROUTE ET VOYAGES IDENTITAIRES
 Nota bene, Québec, 2006,
 361 p. ; 26,95 \$

À l'ère de la mondialisation et du pluralisme, l'étude du voyage dans la littérature constitue un excellent moyen pour aborder les questions d'altérité et d'identité culturelle, pour comprendre quels rapports produit la rencontre de la différence et surtout pour observer quelles formes d'arrangements il en résulte. L'ouvrage

collectif *Romans de la route et voyages identitaires* regroupe justement différentes études qui s'intéressent à ces questions. La première partie est composée de six textes qui traitent de diverses manifestations romanesques et filmiques du voyage identitaire au Québec. On y décrit notamment comment des romanciers québécois (Jacques Poulin, Guillaume Vigneault, etc.), des cinéastes (Denis Villeneuve, Ricardo Trogi, etc.), une auteure de littérature au féminin (Nicole Brossard), une autre de littérature jeunesse (Michèle Martineau) et des écrivains migrants (Ying Chen, Dany Laferrière et Régine Robin) ont tenté d'adapter à leur manière les modèles américains des *road books* ou des *road movies*, pour ainsi parvenir à « conjuguer, positivement, leur américanité et leur québécoisité », ou encore à interroger l'étroit « rapport entre le voyage, la migration et l'écriture ».

La seconde partie de l'ouvrage propose un parcours d'est en ouest, de l'Acadie jusqu'à l'Alberta, des écrivains canadiens de langue française (Antonine Maillet, Maurice Henrie, Gabrielle Roy, J.R. Léveillé, Marguerite-A. Primeau et Nancy Huston) qui ont abordé dans leurs œuvres la thématique du voyage identitaire. Si chez certains de ces auteurs le voyage témoigne d'un refus « de composer avec l'espace de l'Amérique », « devenue l'espace d'une indistinction fondamentale » menaçante pour l'identité collective, chez d'autres il est l'occasion de mettre en scène des personnages (féminins et métis notamment) en quête d'un « nouveau identitaire » et d'une certaine liberté individuelle à



légitimation des déplacements géo-symboliques ». Il y aurait beaucoup à dire sur ces trois dernières études qui tentent de relancer dans des « voies encore impensées » la recherche sur les romans de la route et les voyages identitaires, entre autres sur leur façon de revisiter les « paradigmes de la modernité » à l'origine « de nombreux stéréotypes » et sur la possibilité qu'ils offrent « d'accéder à la richesse de différentes expériences culturelles ».

Pierre Rajotte

Nick Tosches
LE ROI DES JUIFS
 Trad. de l'américain
 par François Lasquin
 Albin Michel, Paris, 2006,
 438 p. ; 31,95 \$

Le roi des Juifs prétend raconter la vie d'Arnold Rothstein, industriel du textile mêlé au jeu, à la drogue et à la politique dans le New York des années 1920. Loin de la biographie classique, l'ouvrage de Nick Tosches se présente comme un collage de propos érudits et de ragots sur l'histoire de New York, de lamentations sur l'asepsie de l'époque moderne et de soliloques sur la vie de l'auteur, de comptes rendus d'enquête et de reproductions d'articles de journaux. Surtout, il passe à la casserole tout ce qui a été écrit sur le sujet avant lui.

Le livre s'ouvre sur une brève histoire des dés et sur une fine analyse de l'évolution du terme *Yahvé* dans les versions primitives de la Bible. Sans transition, nous passons à des considérations savantes (intéressantes par ailleurs) sur l'immigration juive dans la Russie de la Grande Catherine d'abord et dans l'Amérique de Lincoln ensuite. Suivent de longues pages consacrées à la description des mœurs politiques, pas très *kasher*, de l'administration du New York d'alors. Puis Tosches

l'égard des stéréotypes et des contraintes sociales. Chez d'autres encore « l'écriture des déplacements identitaires s'avère avant tout la célébration de l'imagination, de l'art en général et de l'écriture en particulier ».

Enfin, la dernière partie de l'ouvrage réunit trois textes dont l'un porte sur le cosmopolitisme de Jack Kerouac, le second sur les cybermnésies de Régine Robin et le troisième sur « la

nous fait visiter le Lower East Side, quartier de misère et haut lieu de la criminalité new-yorkaise. Entre-temps nous aurons appris deux ou trois choses sur Arnold Rothstein (dont ses innombrables déménagements et ceux de sa famille) et plus encore sur l'auteur lui-même. Même s'il perd souvent de vue son objet, reconnaissons que le biographe n'est pas sans culture et qu'il est incollable sur la petite histoire des milieux criminels dans la Grosse Pomme.

Écrivain buveur et amateur de drogues dans la lignée des Charles Bukowski, William Burroughs et autres Hunter S. Thompson, Nick Tosches s'est taillé une réputation de « grand » avec ses écrits sur le rock et le jazz. Réputation qui ne se trouvera pas conforté par ce livre. L'esbroufe qui perce partout sous le propos et la dispersion de la trame narrative rendent la lecture du *Roi des juifs* souvent agaçante, voire exaspérante. Quelqu'un devrait également rappeler à Tosches que le parti pris de l'irrespect et de l'inconvenance est aussi lassant que son contraire.

Yvon Poulin

Edgar Morin
CULTURE ET BARBARIE
EUROPÉENNES
Bayard, Paris, 2005,
93 p. ; 23,95 \$

Le titre pose d'entrée de jeu un paradoxe : comment l'Europe « civilisée » a-t-elle pu produire les désastres qu'ont été le nazisme et le goulag soviétique ? Edgar Morin répond d'abord en faisant l'éloge de cette culture qu'il critiquera ensuite. Depuis la Renaissance qui se voulait un retour aux idéaux de la Grèce et de la Rome antiques, que de débordements ont été causés au nom de la civilisation ! Pourtant, « au cours de cette mondialisation de la barbarie européenne,

Femmes et conflits armés

Comme le soulignent les auteurs en avant-propos, cet ouvrage est né du constat « que la problématique complexe des femmes et des filles dans les conflits armés était trop peu connue de la population générale et encore largement négligée dans les politiques d'intervention de la communauté internationale ».

Écrit par différents spécialistes, le livre touche au sort subi par les femmes dans des conflits armés récents, notamment en Afghanistan, au Proche-Orient, au Rwanda, au Sierra Leone. Le sujet est d'autant plus pertinent que ces conflits ont démontré que, en raison du rôle symbolique que les femmes occupent dans la construction et la survie de l'identité, elles deviennent de plus en plus des cibles des campagnes de guerre. Le conflit des Balkans du début des années 1990 a été un cas concret de cette triste évolution : le viol, la violence imposés aux femmes ont été systématiquement planifiés et exécutés par des guerriers voulant atteindre au plus profond l'âme de l'ennemi.

Or, les femmes sont aussi marginalisées après la guerre, quand vient le temps de reconstruire les pays défaits par la violence. D'où l'importance de leur donner la place qui leur revient, d'atténuer ainsi les malheurs qui les ont accablées pendant ces conflits si destructeurs.

Les auteurs reconnaissent les progrès sensibles accomplis par la communauté

internationale dans la prise en compte du sort funeste vécu par les femmes. La résolution 1325 de l'ONU, adoptée en l'an 2000, leur est consacrée, de même que des mesures pour tenir davantage compte de leurs besoins dans ces moments de grands malheurs. Mais leur application fait encore défaut. Pire, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la guerre et le retour à la normale amènent souvent un recul de la cause pour l'égalité. « [...] le retour à la paix s'accompagne souvent du retour au *statu quo ante bellum* pour la majorité des femmes qui doivent se conformer aux rôles sociaux de mères, d'épouses et de sœurs. »

La solution ? Il faut que les femmes s'engagent davantage dans la société civile, notamment au sortir des crises, bref qu'elles soient encouragées à participer aux efforts de reconstruction de leur communauté.

Yvan Cliche

Jean-Sébastien Rioux et Julie Gagné
FEMMES ET CONFLITS ARMÉS
RÉALITÉS, LECONS ET AVANCEMENTS
DES POLITIQUES

Presses de l'Université Laval, Québec, 2005,
257 p. ; 30 \$

il y a eu des métissages de cultures, des échanges, des contacts créateurs ».

La démonstration d'Edgar Morin fait surtout appel à l'histoire et à la littérature : « [...] le fil historique que je suis n'est pas pour moi un moyen d'exposition chronologique du phénomène de la barbarie, mais un moyen pour sa compréhension ». C'est précisément la lecture et l'interprétation faites par Morin qui rendent ce livre si éclairant et vivant. Ma seule critique concerne les sources et les notes ici inexistantes. Le travail de l'éditeur aurait été de fournir les références des nombreux ouvrages cités, de Lucien Lévy-Bruhl à

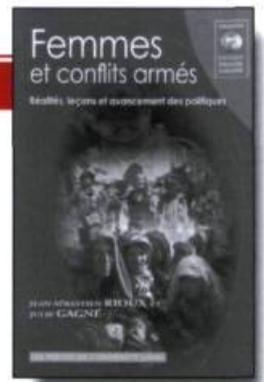
Montesquieu et Voltaire, en passant par François Furet, Pierre Simon Laplace, mais aussi Lénine. J'aurais également apprécié un peu plus de nuances à propos des « populations indiennes » d'Amérique du Nord, qui seraient « aujourd'hui parquées, ghettoisées dans des réserves ».

La dernière section se concentre sur le lien entre barbarie et nation. L'histoire récente démontre que les pires dérives deviennent possibles à partir du moment où l'on considère l'autre comme étant inférieur, dangereux ou nuisible : en d'autres mots, comme étant un barbare. Enfin, Morin conclut en

prônant une double prise de conscience : un travail de mémoire nécessaire et une attitude planétaire. L'universalisme peut sembler utopique, mais il demeure la seule issue pour éviter la barbarie.

Ouvrage instructif et accessible d'Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes* me rappelle ses livres *Terre-patrie* (1993) et *Les fratricides* (1996), qui me semblent, sinon des préalables, du moins des compléments. Les étudiants de niveau collégial entre autres pourront apprécier cet ouvrage qui saura, malgré sa brièveté, provoquer une réflexion fertile.

Yves Laberge



essai

Sous la dir. de Albert Legault,
Michel Fortmann
et Gérard Hervouet
**LES CONFLITS
DANS LE MONDE 2005
RAPPORT ANNUEL SUR LES
CONFLITS INTERNATIONAUX**
Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 2005, 223 p. ; 25 \$

Ce rapport annuel 2005 débute par une note positive : « Le nombre de guerres en cours annuellement, dans le monde, a diminué de façon progressive durant les quinze dernières années – passant de près de 40, à la fin des années 1980, à une vingtaine environ en 2005 –, soit une diminution de moitié ».

Mieux, le nombre d'États qui pratiquent des politiques discriminatoires a chuté... de moitié aussi depuis 50 ans. Bref, et comme le disent les chercheurs, la situation dans le monde est plus rose que l'actualité pourrait parfois le laisser paraître. C'est déjà l'utilité confirmée d'un tel type d'ouvrage : permettre le recul, donner de la perspective, faire émerger les tendances lourdes, souvent à l'encontre des impressions du moment.

Les collaborateurs du bouquin, tous des politologues universitaires, passent en revue les régions de la planète. De la situation en Irak, on retient l'incertitude qui guette encore ce pays. Une analyse en profondeur ne réussit pas à dégager la suite des choses pour cet État si éprouvé. Une certitude : chaque jour qui passe, les États-Unis s'enlisent dans un marécage qui risque de leur faire perdre leur puissance. Dans la chaude région du Moyen-Orient toujours, un danger perdure : l'Iran, en raison du désir manifeste de l'État

chiite de se doter d'armes nucléaires. Une volonté d'autant plus animée que les options pour l'y empêcher, dont une invasion américaine, semblent impraticables.

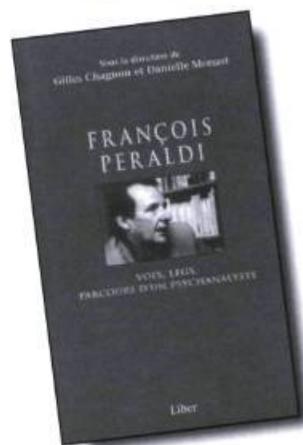
Sont aussi passés en revue l'espace soviétique, avec ses « insurrections et révoltes », l'Afrique subsaharienne et ses nombreuses zones de conflit (Burundi, Ouganda, République démocratique du Congo), l'Asie (notamment le combien dangereux conflit Inde-Pakistan, deux puissances nucléaires), les Amériques et leurs guerres intestines (Colombie) ou zones de tension (Venezuela).

Tous les faits saillants de l'année, ses événements marquants (élections, référendums) sont rappelés, décortiqués, ce qui fait du livre à la fois un précieux aide-mémoire et une source intarissable de données et d'analyses pour chercheurs et étudiants.

Yvan Cliche

Sous la dir. de Gilles Chagnon
et Danielle Monast
**FRANÇOIS PERALDI
VOIX, LEGS, PARCOURS
D'UN PSYCHANALYSTE**
Liber, Montréal, 2005,
160 p. ; 20 \$

Écrire et publier des ouvrages de psychanalyse au Québec ne va pas de soi, c'est le *moins* qu'on puisse dire. Voilà pourquoi ce recueil de textes issus de deux événements consacrés à François Peraldi fait figure de stèle, selon le terme employé par Gilles Chagnon. Oui, c'est bien de commémoration qu'il s'agit. Un homme mort, publiquement mort depuis 1993 – certains précipitant son oubli pour mieux le piller et s'arroger sa dépouille



et ses biens, forme de transfert négatif à analyser –, n'en continue pas moins de vivre dans l'esprit, la lettre et la pratique de plus d'un analyste québécois aujourd'hui vivant.

Car Peraldi occupa une seule position : la sienne, celle de l'entre-deux, comme le souligne Monique Pallacio, seule place, peut-être, qui permette à sa mémoire de survivre par les frayages de la formation, de la transmission et de la traduction. *Outside-inside*, chaque fois dans des fils *inat tendus*, ailleurs, *ines pérés*. C'est cette labilité du désir telle que dépliée par Peraldi que donne à lire cet ensemble de textes. Qu'il s'agisse d'un témoignage personnel illustrant comment la vigueur interprétative de l'analyste pouvait permettre à l'analysant d'avoir accès à sa division ou d'une

contribution plus anthropologique mettant en lien le chamanisme et la psychanalyse par le biais de l'efficacité symbolique telle qu'on la voit à l'œuvre dans le transsexualisme, ces voix font résonner les échos d'une parole et d'un silence qui persistent à nous inquiéter.

Deuil ineffable, comme le poursuit Donna Bentoglia ; manière d'aborder constamment aux rivages du Réel « exposé, surexposé, du côté du sexe ou de la mort », ainsi que le pose Chantal Maillet ; écriture permanente d'un fantôme « de camper au pied d'une muraille maternelle et politique » et se multipliant au gré des réseaux, selon Karim Jbeili, la prégnante présence de François Peraldi fortifie les lieux d'exil, le départ et la restance. S'il fut un signe, ainsi que l'expose John Muller, s'il continue de l'être, c'est peut-être parce qu'il dit ce qu'il en est de la mort de l'analyste tel qu'en lui-même enfin la parole le change. Solitude absolue de l'être, sujet allant-devenant événement de lui-même. Dans un texte de *L'entretien infini*, Maurice Blanchot l'avait souligné : *parler, ce n'est pas voir.*

Michel Peterson

Yves Lever et Pierre Pageau
**CHRONOLOGIE DU
CINÉMA AU QUÉBEC
1894-2004**
Les 400 coups, Montréal,
2006, 318 p. ; 24,95 \$

Ouvrage indispensable pour les historiens et les chercheurs en études cinématographiques, cette *Chronologie du cinéma au Québec* retrace une multitude d'événements liés à l'histoire du cinéma, depuis ses débuts en 1894 jusqu'à nos jours. Ce livre est unique, sans équivalent, et comble un besoin, car les datations des films étaient souvent approximatives, en raison d'une hésitation constante

entre le moment du tournage et la date de sortie. Ainsi, apprend-on que le mélodrame *La petite Aurore l'enfant martyre* est projeté pour la première fois en avril 1952 et que la même année, Alfred Hitchcock tourne à Québec son long métrage *I Confess (La Loi du silence)*, qui sortira le 13 février 1953. On signale la venue au Lac-Saint-Jean du célèbre acteur Jean Gabin, qui tournera en 1934 une adaptation de *Maria Chapdelaine*, sous la direction du réalisateur français Julien Duvivier. Datation encore plus difficile pour le long métrage *À Tout prendre* de Claude Jutra, tourné entre 1961 et 1963, mais dont la première a lieu en 1963 lors du Festival du cinéma canadien, suivie un an plus tard d'une sortie commerciale.

Ce livre important ne se résume pas à une succession de dates ; les auteurs synthétisent par tranches de dix ans les événements de chaque période : l'avènement de l'Office national du film, le rôle des « Majors » sur le territoire canadien, la vie des salles. On touche également à l'ouverture de Radio-Canada, en 1952, mais aussi à des événements dans les régions : les premières télédiffusions d'émissions politiques locales du futur chef créditiste Réal Caouette en 1957. On y traite des festivals, des prix remportés, des décisions politiques touchant l'industrie du cinéma, mais – heureusement ! – peu des états d'âme de nos célébrités.

Cette *Chronologie du cinéma au Québec 1894-2004* servira principalement aux historiens du cinéma et aux étudiants en histoire de la culture québécoise. Les auteurs ont réussi un ouvrage de référence incontournable que l'on devra trouver dans toutes les bibliothèques publiques. Des précisions pourront être apportées lors des éditions subséquentes : on lit par exemple que

Fernandel est venu à Québec et à Sherbrooke pour y inaugurer des salles en 1948, mais on n'indique pas les dates exactes. Je déplore seulement de ne pas trouver au fur et à mesure dans le livre les sources précises de toutes les données (archives, journaux, fonds photographiques). Mais on suppose que la collecte s'est effectuée au fil des ans, par un dépouillement assidu des principaux quotidiens. Ce travail méticuleux mérite d'être pleinement reconnu.

Yves Laberge



Paul Veyne
L'EMPIRE GRÉCO-ROMAIN
Seuil, Paris, 2005,
876 p. ; 47,95 \$

Regroupant une douzaine de ses articles parus entre 2000 et 2004 dans des revues savantes, Paul Veyne « espère suggérer, à coup d'aperçus partiels, une vision d'ensemble qui ne soit pas trop incomplète de l'Empire gréco-romain ». Évocation en pièces détachées donc des grandes assises intellectuelles et des lignes de force politique d'un empire qui allait profondément marquer la culture de l'Occident jusqu'à nos jours. D'un double empire, pourrait-on dire, puisque Paul Veyne refuse de dissocier les mondes grec et romain. « L'Occident latin était grec de la même manière que le Japon actuel est un pays occidental. »

François Guérin

PRODIGE NOIR

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Occupé à corriger les épreuves de son dernier roman, François Guérin reçoit un bon matin une lettre recommandée. On lui apprend qu'il est l'héritier d'une cousine inconnue vivant en Pennsylvanie.

Obligé de se rendre sur place pour récupérer ce qui lui revient, il reste perplexe devant la vieille boîte que lui tend le notaire.

Le contenu de cet étrange héritage? Des coupures de presse et un journal personnel ayant appartenu à un certain Harry Button, pianiste noir du début du vingtième siècle. Pour le romancier commence alors une véritable fugue littéraire.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada  SODEC  Patrimoine canadien 

essai

Toutefois, pour arriver à cette « vue d'ensemble pas trop incomplète », il faudra que le lecteur se départisse de son cadre de référence habituel et adopte quelques nouveaux concepts (« évergétisme », « agrimenseur », « dirimante », etc.). Mais, même en recourant à un vocabulaire spécialisé, Paul Veyne a le constant souci d'être compris de ses lecteurs, d'où le recours quasi systématique à la comparaison avec notre époque ou avec celles de l'Ancien Régime.

Les questions qu'il aborde portent, entre autres, sur l'organisation et la répartition du pouvoir politique, les rapports entre les différentes classes sociales, la portée de l'art ou encore l'importance du culte

dans la vie des gens de l'époque.

Signalons en terminant un petit agacement. L'auteur cède ici et là à la manie française de truffer les discours de termes anglais incongrus. Ces emprunts sont ici parfaitement inutiles et injustifiés. Mais ce n'est qu'une brouille au vu de la somme de connaissances que nous apporte *L'empire gréco-romain*.

Yvon Poulin

Sous la dir. de Michel Contat
SARTRE
Bayard, Paris, 2005,
286 p. ; 50,95 \$

Jean-Paul Sartre fut sans doute un des penseurs les plus controversés du vingtième siècle. Bien qu'encore toutes neuves à



l'échelle de l'histoire, ses idées existentialistes et son œuvre littéraire ont déjà suscitées l'intérêt de plusieurs philosophes ; au fil des cinquante dernières années, un grand nombre d'articles et d'essais ont été publiés sur Sartre.

Toutefois, nul n'avait jusqu'à

ce jour entrepris d'éditer une sélection de ces textes. *Sartre*, réalisé sous la direction de Michel Contat, constitue donc la première entreprise du genre. L'ouvrage regroupe les essais de quatorze penseurs d'orientations différentes portant sur plusieurs aspects de l'œuvre du philosophe ; romans, pièces de théâtre, critiques littéraires et traités philosophiques sont abordés sous divers angles, allant de la plus aride dialectique à la critique chrétienne. Quelques grands noms sont bien sûr au rendez-vous, comme André Gorz et Claude Lévi-Strauss, mais la plupart des auteurs sont peu connus.

Bien que Michel Contat l'affirme dans sa préface, l'ouvrage ne me semble pas pouvoir servir de réelle introduction à la pensée de Sartre. Les essais sont tous parfaitement intelligibles, et représentent les fruits de solides réflexions, mais comment s'in-

Q



On n'est jamais trop curieux.

www.ledevoir.com

téresser à l'analyse d'un livre qu'on n'a pas lu, ou à l'exposition des rouages d'une théorie que l'on ne connaît pas ? Sans exiger de connaissances approfondies, le recueil ne nécessite pas moins une certaine familiarité avec les idées du philosophe. Le lecteur ne disposant pas de notions de base en philosophie existentialiste et en dialectique se perdra probablement assez rapidement.

Cependant, à tous ceux qui désirent porter un regard nouveau sur l'auteur et particulièrement aux étudiants qui veulent approfondir leurs connaissances, je dis : vous avez là un petit bijou qui vous sera précieux. L'abondance de points de vue et l'expertise des auteurs amènent à une compréhension plus générale du penseur et donnent une bonne idée de l'évolution de ses idées dans le temps. Un choix judicieux et éclairant.

Philippe Groppi

Steven Bernas
L'ÉCRIVAIN AU CINÉMA
L'Harmattan, Paris, 2005,
260 p. ; prix introuvable ???

Cet essai théorique – touchant indirectement l'histoire du cinéma – évoque la figure de l'écrivain dans un certain nombre de longs métrages français : ceux de Truffaut, Godard, Robbe-Grillet, Luc Besson, mais aussi Woody Allen, Wim Wenders et David Cronenberg. Il ne s'agit pas vraiment d'un livre exhaustif sur les films en soi, ni d'une synthèse sur les différents types d'écrivains apparaissant au cinéma, mais plutôt d'une méditation aux accents philosophiques sur le statut de l'écrivain, sur l'écriture du film et la scénarisation, sur des questions de réalisme au cinéma. En conséquence, la plupart des films mentionnés tout au long de ce livre ne sont pas analysés ni résumés, mais seulement cités

Le voile

Voici l'histoire d'une femme d'origine algérienne qui, bien qu'ayant vécu à la fois en France et en Algérie au sein d'une famille riche, fut victime d'une culture ancestrale qui, poussée à l'extrême, survalorise les garçons et dégrade les filles. C'est en tout cas sous cet angle que l'auteure, maintenant installée à Montréal, nous présente son histoire de vie. Dès son jeune âge, elle doit composer avec la haine viscérale de sa mère envers le sexe féminin, la violence d'un père misogyne, l'indifférence de ses frères et des membres de sa famille, tous complices de cette tyrannie.

L'abus se poursuivra jusque dans le mariage : l'auteure sera mariée à 17 ans à un homme choisi par ses parents, se fera prendre son fils aîné par sa propre mère, et sera forcée de partager sa vie avec un époux qui, malgré sa supposée morale religieuse, se montre violent et ignoble.

Heureusement, après cette avalanche d'épreuves, Samia rencontrera un nouveau mari plus compréhensif, un militaire avec lequel elle aura deux autres enfants. Ils planifieront une fuite en France dans une Algérie tombée dans le gouffre islamiste et la guerre civile. La France étant encore trop proche de l'Algérie, Samia atterrit, grâce à de faux papiers, à Montréal avec tous ses enfants, car on lui a vanté le Canada, le Québec comme terre de liberté. Elle habite maintenant avec ses cinq enfants à Montréal. Avec le deuxième mari ? Le livre n'en parle plus et on ne sait trop ce qu'il advient de lui.

Certes, on ne peut qu'être impressionné par le courage de cette femme, et surtout de ses enfants, qui ont franchi mille épreuves avant de trouver une certaine sérénité. Mais certains, comme moi, éprouveront un malaise, voire un agacement devant tant de malheurs dévoilés sans retenu, cet épanchement recherchant si désespérément la sympathie et les larmes. L'auteure se présente en pure martyre. Elle « subit » tout ce qui lui arrive : on trouvera bien peu d'introspection dans cet ouvrage. Et Samia Shariff ne répond pas à la question que tous se poseront en prenant connaissance de son parcours : pourquoi avoir accepté si longtemps une telle vie, elle qui disposait pourtant, du moins en apparence, de moyens bien plus importants que d'autres femmes subissant une telle folie (une identité française, les possibilités que donne une enfance dans un milieu aisé) ? Cette réserve mise à part, le livre donne un bon aperçu de l'enfer que doivent vivre des femmes dans des milieux rétrogrades.

Yvan Cliche

Samia Shariff
LE VOILE DE LA PEUR
JCL, Chicoutimi, 2006, 385 p. ; 24,95 \$

au passage à titre d'exemples, dans une démonstration plus large et plus générale.

Pour Steven Bernas, qui enseigne à l'Université de Nancy, l'auteur (du livre comme du film) crée des mondes qui doivent obéir à certaines règles et se référer plus ou moins à la réalité. « [...] le cinéma fait appel à l'imaginaire bien plus qu'à la réalité. L'écrivain est acteur et membre du système social au sein de la fiction filmique. » Le cadre conceptuel de cette démonstration emprunte aux théories du cinéma, à la philosophie de Gilles Deleuze, de

Bergson, et principalement à Roland Barthes (*Le degré zéro de l'écriture*). Les problèmes soulevés intéresseront autant les théoriciens de la littérature que les sociologues du cinéma; on y aborde la question de la mise en abyme, le problème de l'impression de réalité au cinéma : « Comment construire une subjectivité littéraire ou cinématographique qui tienne compte de la réalité du monde et du mode de la représentation ? »

Le style de l'auteur est à la fois intuitif et assez éclectique. On s'étonne toutefois de ne pas trouver dans un livre universi-

taire la source de tous les exemples mentionnés : on n'a pas fourni de date pour certains exemples, comme l'entretien de Truffaut sur le tournage d'un film, ou tel cours de Sergeï Eisenstein.

En dépit de certains écarts, *L'écrivain au cinéma* constitue un essai exigeant sur les multiples dimensions de l'écriture et de la création, rédigé dans la tradition académique française, qui peut ouvrir des avenues de réflexion originales pour la recherche future en théories littéraires et cinématographiques.

Yves Laberge

